

# ANDRÉ GIDE AU CONGO

*A l'occasion de la publication du Voyage au Congo, nous avons chargé de rendre compte de cet ouvrage notre collaborateur Marc Chadourne, qui se trouvait dans le Nord Cameroun où il commandait un territoire au moment du passage d'André Gide, retour du Tchad.*

La dernière page de ces « Carnets de route » refermée, je revois Gide dans cette grande pièce obscure, hermétiquement close à l'aveuglante lumière du de-



**GIDE ET LE SULTAN DE BIBÉMI**

hors, de la « case » où je le recevais à Maroua. Une sorte d'abbaye de brique et de chaux aux arcades disloquées, de couvent de Thrace ployant sous un faix de chaume bossu, au faite d'un rocher ardent. Au pied une coulée de sable torride en faisait le tour, un fleuve sec : le « mayo », d'où montaient la nuit le rire des hyènes et des vapeurs de fournaise, le jour le remugle de cent troupeaux errants. Par delà la cité peuhle massée sur les deux rives la plaine tchadienne arrondissait, orbe de feu, sa croûte aride.

Dans notre refuge à peine une flèche de soleil parvenait-elle à percer. Près de Din'diki en boule sous sa calé-basse, Gide écrivait et l'on ne voyait, seule clarté dans la pénombre, que ces feuillets qu'au long des heures, dans un silence de cimetière, la sinueuse écriture couvrait. Carnets de route ! Ainsi, à la faveur de ces rais lumineux, les pistes parcourues, les fleuves descendus sur les lentes pirogues, la brutale splendeur des jours d'Afrique entraient dans la chambre noire et se fixaient. Mais ce qui nous imposait le plus c'était ce courage à vaincre la torpeur des siestes, fidélité à sa mission. Nous le regardions écrire...

« ...Je me suis précipité dans ce voyage comme Curcius dans le gouffre. Il ne me semble déjà plus que précisément je l'aie voulu (encore que depuis des mois ma volonté se soit tendue vers lui) ; mais plutôt qu'il s'est imposé à moi par une sorte de fatalité inéluctable. » Cette phrase liminaire du Journal est lourde d'une aussi nostalgique consonance que celle par quoi débute cette autre relation de voyage *A travers les Mers du Sud* de R.L. Stevenson ; elle établit d'une destinée à l'autre un parallélisme singulier. Certes, je l'ignorais encore lorsqu'au plein cœur de l'Afrique, dans le Nord-Cameroun, j'eus l'heur de me trouver sur le chemin d'André Gide, mais, déjà, cependant, tout le pathétique de cette confiance se pouvait deviner, lire, sur les traits, dans la contenance du voyageur que je vis arriver.

On l'avait, des semaines auparavant, signalé de Fort-Lamy. Des émissaires envoyés à son avance, étaient revenus sans lui, signalant que tombé malade dans un des campements les plus malsains du Logone il avait dû rebrousser chemin vers le Tchad. Pendant des jours la plus pénible incertitude avait pesé quand brusquement, au moment où on l'attendait le moins, il était surgi de la piste, blanc comme on peut l'être en pays noir, les traits tirés, la chemise baillante, Din'diki au cou, le casque sur les yeux. Et ces yeux attachés à tout, qui promenaient autour d'eux leur inlassable inquisition...

Il est aisé d'imaginer ce que pouvait représenter l'arrivée de Gide en mission officielle pour ceux, — administrateurs, colons, commerçants, — qui l'accueillaient dans leurs postes de brousse, ce qu'il apportait à leur solitude, une exceptionnelle occasion d'épanchements, d'aveux, chacun livrant sur ses affaires, sur les problèmes de son cercle, sur les questions administratives ou économiques de son domaine, ses opinions, ses souhaits, ses condoléances, sa vérité particulière. Mais il faut avoir vu Gide là-bas, dans l'exercice de sa mission, avoir pu observer sa prudence dans l'enquête, sa bienveillance à chacun, subi ses questions compréhensives et averties, ses coups de sonde sur les matières qui semblaient devoir lui être le plus étrangères et dont il se découvrait soudain

---

qu'il avait acquis une pratique de li-  
mier pour fixer aujourd'hui son opinion  
dans la controverse qui, de droite à gau-  
che, s'est engagée autour du *Voyage au*  
*Congo*.

Il est aussi significatif qu'émouvant  
de lire au début du Journal cette note :  
« Je ne pouvais prévoir que ces questions  
sociales angoissantes, que je ne faisais  
qu'entrevoir, de nos rapports avec les  
indigènes, m'occuperaient bientôt jus-  
qu'à devenir le principal intérêt de mon  
voyage et que je trouverais dans leur



administrateurs, visitant les noirs dans leurs cases, les recevant au campement, frayant parmi eux un sillage de turbulente allégresse, d'élan spontané, se servant pour les entendre d'interprètes de son choix, recoupant leurs dires. Il apportait dans cette investigation cette scrupuleuse minutie qui est un des traits les plus significatifs de son Journal et par quoi là-bas parfois certains de ses gestes étonnaient : comme par exemple lorsqu'au bout de l'étape il tenait à payer lui-même de sa main et pièce à pièce ses quatre-vingts porteurs assemblés. Légitime souci pour Gide comme pour eux qu'ils ne fussent pas gratifiés de fausse monnaie ! Geste symbolique aussi...

Rien sans doute n'est plus typique en ce dernier livre de Gide que ce souci de tout retenir, de ne rien perdre, de ne rien truquer, de tout cueillir le long des pistes du voyage pour faire ample besace et, au retour, tout livrer. Attendait-on qu'il ne rapportât d'Afrique que la clinquante pacotille des errants, le déballage chateaubrianesque d'un vagabondage de la cinquantaine en pays noir ? Son bagage est dru, gonflé par cette quête quotidienne du réel et de l'humain, par sa passion presque cupide de thésauriser la vie sous ses formes les plus diverses. Qui se plaindra de le trouver trop lourd parce que s'y pres-

sent dans la plus ancienne tradition des relations de voyage auprès des notes et des réflexions de l'explorateur qui décrit les documents du sociologue, les observations du naturaliste ? A d'autres de feindre d'oublier qu'en ce bagage dénoué tout vit, d'une vie foisonnante à peine foulée par la compression d'une si abondante moisson, et que s'il s'en échappe d'aventure des papillons ce sont des papillons vivants, « quelques beaux papillons semblables à de grands machaons, mais portant à l'envers des ailes une grosse macule nacré ».

Comme il est ingrat pourtant en son immensité, en son énormité, le domaine noir où Gide a choisi de s'aventurer. Comme il refuse à l'imagination, à la description même cet impalpable élément de lyrisme et de rêve que les sables et les oasis algériens lui offraient jadis. Les sombres escales africaines et leurs débarcadères encombrés, les postes indigents de la brousse, la forêt taciturne, les fleuves boueux, les pistes monotones jalonnées du sempiternel village nègre, tel était, tel est le cadre de cette aventure si somptueusement enrichie. Les prestiges que le film déroule sur l'écran, la réalité ne les dispense là-bas qu'un à un et chichement. Mais, de même que son compagnon Marc Allégret avec son appareil de prise de vues, Gide à sa manière « tournait », tournait inlassablement et sous son observation instantée, inlassée, le pays du « triste soleil splendide » lui révélait ses secrets les plus poignants, ses plus intimes beautés.

Tant d'images, dans ces carnets, peignent l'Afrique, auprès desquelles pâlisent les plus suggestives de l'écran, qu'il faut bien renoncer à les citer. A travers la densité de ces pages bondées de faits, d'observations, d'incidents quotidiens, elles circulent, riches, rapides, comme chargées en leur lumineuse brièveté du phosphore baudelairien. A quoi doivent-elles cette vigueur dans la sobriété qui rend si classique, si pur l'exotisme de Gide ? Rien à l'hallucination mais à cette prodigieuse captation du réel par les innombrables facettes de ce regard mouvant.

Vingt ans plus tôt, dans ce « Renoncement au voyage » qui conclut, dans *Amyntas* sa première évasion, Gide avait écrit :

*« J'admire avec quelle facilité je cesse de me sentir en voyage. Je songe aux « petites habitudes » que préconise Nietzsche ; celles que l'exilé studieux se construit industrieusement pour quelques jours, quelques semaines ou que*

ques mois, qui le défendent contre l'ennui et qui soutiennent son travail.

... Née du sentiment de l'exil il subsiste au travers du travail un sorte d'éveil constant, d'exaltation insoucieuse par où l'esprit reste attentif, prêt à l'effort, apte aux compréhensions les plus hardies et ne perdant pas un instant le sentiment du prix de l'heure.

Je ne dis pas cela contre Barrès mais je le pense bien malgré lui, « mais je le pense bien contre lui » .

Quel accomplissement, quelle réalisation pouvait mieux que « ce projet de jeunesse réalisé dans l'âge mûr » tenir ces promesses? Le *Voyage au Congo* nous fait toucher du doigt combien après tant d'incursions et de fuites, à travers tant de complexes attitudes, a persisté dominante, cette appétence qui est bien la faculté essentiellement positive, la fonction fécondante et créatrice de l'esprit gidien. Et quelle expérience pouvait à ce point culminant d'une longue carrière, en donner plus généreusement la notion et la mesure que ce dernier retour du dernier voyage, cette massive cargaison indolemment étalée, et le suprême détachement de celui qui déjà s'en détourne, nourrissant en secret le projet d'un autre départ.

**Marc CHADOURNE.**